

bas on lui donnerait un bon médicament dans une grande bouteille, et elle aurait soin d'en prendre exactement aux heures indiquées.

Elle avait passé le cimetière St.-Bride's et continuait sa route dans la direction de Fleet Street, quand de nouveau un spasme terrible la saisit. Elle se retourna et jeta les yeux sur les sièges adossés à la vieille église à l'ombre de laquelle quelques personnes se reposaient. Un banc était inoccupé : ses jambes défaillantes la portèrent à grand peine jusque-là et elle tomba assise en poussant un soupir.

La souffrance se prolongea quelques minutes encore, puis, dans le soulagement qui suivit, elle se sentit heureuse de respirer dans cet endroit ouvert, de regarder le ciel bleu, d'avoir le sentiment d'un grand calme autour d'elle. Les magasins de ce quartier affairé étaient clos jusqu'au lundi matin ; seul un bruit sourd d'humaine et fiévreuse activité arrivait encore du passage, non loin de là. Le ciel splendide la fit songer à Billy qui s'amusait comme un dieu, là-bas, sur la rivière. Elle avait ressenti quelque inquiétude quand, dans la journée, cette pensée lui était venue, car en tout temps Jem Pollock était un être sans le moindre bon sens, et de plus, par cette chaleur il devait avoir bu copieusement ; mais Salomon aurait l'œil sur le petit.

Ils rentreraient à huit heures, probablement. Billy aurait faim : il lui faudrait pour souper un bon morceau : du foie grillé, ou, mieux encore, une tranche de viande à l'étuvée. Il était grand temps pour elle de se remettre en route.

Elle se leva, mais ce mouvement détermina une nouvelle attaque. Elle s'affaissa sur le banc ; sa tête retomba sur la poitrine.

L'homme qui était assis sur le banc voisin la regarda et se prit à rire : Encore une victime de la chaleur ! Dame ! il fait soif par des temps pareils !... » Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard qu'on trouva étrange l'immobilité de la femme assise à l'ombre de l'église St-Bride's. Elle était morte !

Ce soir-là Jem Pollock vint à cette maison de Southwark, où avaient demeuré Salomon Burden, sa femme et son enfant. Il ne put rien apprendre au sujet de M^{me} Burden. La clef de la chambrette était au-dessus de la porte, sur l'encadrement en saillie. On n'avait revu personne, dirent les voisins, depuis que le père et le fils étaient partis ensemble dans les premières heures de l'après-midi...

Le silence régnait dans le logis désert.

GEORGE GISSING.

(Traduit de l'anglais par G. ART.)

L'ORGANISATION SOCIALISTE ⁽¹⁾

LES GUESDISTES

Lorsque M. Guesde et ses amis quittèrent Saint-Étienne, chassés du Congrès dans lequel triomphaient les possibilistes, M. Clovis Hugues, qui était le représentant du parti ouvrier à la Chambre et le délégué des chaisiers de Marseille au Congrès, salua leur départ de ces paroles méprisantes :

« On ne fait pas un parti sérieux avec des gens menés par un Torquemada en lorgnon... Ils sont Basile de [nom et Basile par leurs actes ; mais dévoilés, effrayés par la lumière qui allait se faire sur eux, ils se sont enfuis, ils se sont sauvés, ils ont quitté Saint-Étienne. Ils sont maintenant vingt-quatre à Roanne, qui se croient le parti ouvrier socialiste français. C'est grotesque ! »

Jules Guesde, de son vrai nom Mathieu Basile, était le fondateur de ce parti ouvrier que l'on venait de soustraire à son influence. Il était le créateur du premier journal socialiste : *L'Égalité*, en 1877-78. Homme de haute intelligence et de grande énergie, deux condamnations à six mois de prison en 1878 et 1882 n'avaient pu l'abattre. Il était devenu ouvrier, correcteur d'imprimerie pour vivre et faire vivre les siens. Sa collaboration au *Citoyen* et au *Cri du Peuple* avait été des plus utiles à la propagande socialiste, tandis que, parcourant la France d'un bout à l'autre, il avait donné plus de 1 500 conférences pour l'organisation des travailleurs en parti politique.

Tel était l'homme que le parti ouvrier venait de rejeter avec mépris. Ce nouveau coup ne l'avait pas atteint. Les vingt-quatre de Roanne devaient bientôt se retrouver légion, et l'expulsé de Saint-Étienne n'allait pas tarder à devenir le chef du plus puissant parti socialiste français.

Aujourd'hui, si l'on en croit M. Chauvin, député du parti, le nombre des groupes adhérents serait de 833, dont 192 pour la seule région du Nord, dont les chefs se nomment Delory de Lille, Carrette, maire de Roubaix, Ghesquière, Delcluze et Salembier de Calais, et Delsale.

La Fédération du Midi, dont le siège est à Bordeaux, est dirigée par M. Lavigne de Bordeaux, le capitaine Dupont, le docteur Delon de Nîmes.

La Fédération de l'Ouest, dont le siège est] à Nantes, est sous les ordres de MM. Brunellière de Nantes et David, conseiller municipal d'Angers.

Le siège de la Fédération de l'Est est à Troyes et les hommes influents sont MM. Pedron, Corgeron, Créé, Millet, maire de Romilly.

Enfin Paris est le siège de la Fédération du centre,

(1) Voyez la *Revue* du 21 septembre 1895.

dont les chefs se nomment Guesde, Chauvin, Dereure, Carnaud de Marseille, et Prévost, patron coiffeur établi à côté de la Porte Saint-Denis.

Le conseil national du parti, composé en ce moment de MM. Guesde, Lafargue, Chauvin, Dereure, Ferroul, Roussel, Prévost, Aline Valette, Carnaud, etc., est élu par chaque congrès annuel; il est rééligible.

En réalité, sauf Paris, où les Blanquistes et les Allemanistes surtout détiennent toute autorité, les Guesdistes forment le parti le plus nombreux de tous les groupements socialistes. Tout le Nord (moins le Syndicat des mineurs), la Gironde et toute la région du centre (depuis l'Allier, en contournant la Loire, jusqu'à Lyon), l'Hérault, l'Aude, le Dauphiné, et les Bouches-du-Rhône : tel est le domaine du parti marxiste. Il serait ainsi facile de dresser une carte pour chaque parti socialiste et de lui abandonner tout le terrain sur lequel il domine. Et là, en effet, où tel clan est maître, la propagande est impossible pour les autres écoles. Cela se comprend facilement si l'on songe que l'autorité d'un parti dépend presque uniquement de l'énergie et de l'intelligence de ceux qui le représentent dans la région. L'exemple de M. Martinet à Tours est des plus symptomatiques. Alors que les Broussistes ne gardaient qu'une certaine influence à Paris sans réussir à s'étendre en province, M. Martinet, représentant du parti broussiste, envoyé à Tours pour y fonder un journal, y faisait une si habile propagande que la Touraine devenait rapidement un fief extrêmement important du parti, dont M. Brousse était le chef.

Néanmoins il ne faudrait pas s'illusionner sur la force de cohésion de ce parti, qui semble, de prime abord, si puissant. Tout le monde ne peut avoir l'optimisme de M. Chauvin, et j'ai dû essayer d'apprendre comment et de quels éléments étaient composés ces différents groupes.

A une demande de renseignements, que je lui avais adressée M. Jules Guesde m'avait répondu par une lettre, que je n'ai pas trouvée des plus convaincantes :

« Paris, le 28 août 1895.

« Monsieur,

« L'état des forces d'un parti comme le nôtre est difficile à établir.

« Le mieux est de s'en tenir aux statistiques données du dehors par le scrutin.

« Aux élections générales législatives de 1893, le parti ouvrier français a réuni 250 752 voix contre 52 772 en 1889.

« Aux élections cantonales de cette année, nous arrivons pour les 137 cantons où nous avons engagé la lutte, à 166 446 voix contre 66 000 en 1892.

« J'ajoute que le dernier Congrès national du parti, tenu à Nantes, en septembre dernier, a donné, pour les groupes ou syndicats représentés, un total de 315, répartis entre 134 villes.

« Veuillez agréer, avec mes regrets de ne pouvoir pour l'instant vous renseigner plus complètement, l'assurance de ma considération.

« JULES GUESDE. »

L'organisation du parti marxiste français est tellement flottante, les candidats sont reliés par un lien si ténu au Conseil national, qu'il semble difficile d'admettre que les 250 752 électeurs législatifs et les 166 446 électeurs cantonaux ont bien voulu appuyer de leurs voix la doctrine de Marx (1). Rien ne semble moins prouvé... Dans toute la France, où le parti a des organisations, le nombre des députés adhérents au programme et fidèles à la doctrine marxiste n'est que de quatre. Ce sont les citoyens Guesde, Chauvin, Jourde et Carnaud. Je n'ignore pas que MM. Jaurès et Millerand et d'autres encore, parmi les députés de l'Union socialiste, ont des sympathies pour le parti dont Guesde est le chef; mais, en politique, des mouvements de sympathie ne sont pas suffisants pour inféoder des gens à des partis dont ils ne se réclament pas. Et la vérité, l'exactitude si chère à M. Guesde nous forcent à reconnaître qu'il n'y a que quatre députés du parti ouvrier français.

Au Congrès politique de Nantes (2), nous dit M. Guesde, il y avait 315 organisations représentées. Mais dans ces organisations nous trouvons beaucoup plus de « groupes d'études » que de syndicats, et, parmi les syndicats professionnels nous ne voyons guère que des syndicats de médiocre importance, les grandes Fédérations, desquelles dépendent les syndicats puissants, étant ou bien indépendantes, ou bien dans la main des Allemanistes comme celles du Livre, de la Métallurgie, ou des ouvriers de chemins de fer. — Au Congrès de Nantes, Roubaix, la Ville Sainte, est représentée par 35 groupes, alors que Paris n'en a que 22. Et quels sont ces 35 groupes? C'est la Sentinelle socialiste, la Revanche des

(1) Encore dernièrement le journal *le Socialiste* a donné un exemple de la facilité un peu trop grande avec laquelle les voix socialistes sont attribuées aux Guesdistes. — M. Bouhey-Allex, un des chefs du parti allemaniste dans l'Est, était réélu conseiller général de la Côte-d'Or, et ses voix étaient tranquillement comptées par *le Socialiste* au profit des Guesdistes. Il en était de même pour un conseiller d'arrondissement, allemaniste avéré, dans la même circonscription.

(2) Depuis le Congrès de Marseille, où les délégués guesdistes après avoir voté la grève générale en assemblée corporative, avaient été forcés de se reprendre et de la rejeter en assemblée politique, le parti avait décidé de faire précéder les congrès corporatifs des congrès politiques; à Nantes le congrès politique guesdiste s'était tenu du 14 au 16 septembre et le congrès syndical du 17 au 22 septembre 1894.

femmes, ce sont les Défenseurs de l'humanité ou bien les Continuateurs révolutionnaires de 1793. — C'est fort pompeux comme titre, mais peut-être à cause de cela peu important. Puis quelques syndicats : six en tout. Et les syndicats puissants de Roubaix, comme l'Union syndicale des vrais travailleurs de l'Industrie textile, qui compte 1 200 membres, ne sont pas représentés !

Les groupes de Paris ne sont pas beaucoup plus brillants. — On y voit bien les groupes collectivistes d'un certain nombre d'arrondissements de Paris. Mais si l'on en croit les mauvais dires, ces groupes collectivistes sont formés d'une singulière façon. Dès qu'un Congrès est annoncé, on s'occupe de fonder de nombreux groupes, afin d'avoir de nombreux délégués. — Le lundi quelques Guesdistes se réunissent dans le I^{er} arrondissement, fondent un groupe et nomment un délégué ; le mardi les mêmes se réunissent dans le II^e, fondent un nouveau groupe et nomment un nouveau délégué, et ainsi de suite : la cohorte infatigable se trouve de nouveaux titres et se choisit de nouveaux délégués chaque fois qu'elle change de quartier ou d'arrondissement. En fin de compte, tous les membres finissent par être délégués. Il n'y a réellement qu'un seul groupe de quartier : le cercle collectiviste du XIX^e arrondissement, adhérent au parti ouvrier.

Je vois aussi dans la liste des groupes de Paris : l'Union socialiste révolutionnaire du VI^e arrondissement. — Cette Union n'est rien moins que guesdiste. Il en est de même de la Bibliothèque socialiste du VI^e. Ces deux groupements sont entièrement indépendants et contiennent parmi leurs membres les plus influents des partisans de la grève générale et de véritables adversaires de la conquête des pouvoirs publics préconisée par M. Jules Guesde.

Si je discute ainsi les chiffres du parti marxiste français, ce n'est point pour conclure que sa force est nulle, c'est pour montrer simplement qu'il pêche par un défaut d'organisation.

On pourrait s'en étonner, en connaissant le chef du parti et son intelligente énergie ; à moins qu'on ne veuille y découvrir une nouvelle habileté de M. Guesde, qui se méfierait du proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint. » On l'a traité d'autoritaire : n'est-il pas au contraire un chef doux et indulgent ? « Je ne pratique pas le système des gerbes, me disait-il l'autre jour. Les hommes ne peuvent être assimilés à des tiges qu'on lie par paquet et dont le dénombrement est ainsi rendu facile. »

M. Guesde n'a constitué son parti et il ne le conduit qu'à force d'habileté patiente et de délicatesse de touche. Et ainsi, il a su choisir et s'attacher des hommes d'action, tels que Lafargue, Delcluze, Salembier, Carrette, Lavigne, Brunellière, qu'il domine de

son intelligence et qui lui ont obtenu une autorité incontestée sur de vastes régions.

* * *

On a reproché au parti ouvrier français de n'avoir pas toujours su garder religieusement son programme. On lui a fait un crime d'être devenu parlementaire et politique, alors qu'il n'avait d'enthousiasme autrefois que pour la Révolution et la grève générale. C'est que ses succès électoraux avaient vite aveuglé les chefs du parti.

En 1889 la 2^e circonscription de Marseille avait donné 2 500 suffrages à M. Jules Guesde. En 1892 le conseil municipal de Roubaix devenait socialiste, M. Carrette devenait maire, et en 1893 Roubaix, « la Ville Sainte » confiait un mandat législatif à M. Jules Guesde.

Les élections municipales de 1892, habilement préparées par les hommes d'action du parti, avaient été un triomphe. Les socialistes récoltaient cent soixante mille voix, comptaient sept cent trente-six élus et emportait vingt-neuf hôtels de ville, parmi lesquels ceux de Roubaix, Montluçon, Narbonne, Marseille.

Les élections législatives de 1893 ne furent pas moins brillantes. Aux dernières élections de 1889, les possibilistes avaient réuni 52 772 voix et les autres socialistes avaient obtenu, dans vingt départements, 123 003 voix. Au 20 août 1893, les candidats socialistes de toutes les écoles obtenaient 599 588 suffrages, dans lesquels les Guesdistes en réclament 250 752, sur 7 153 472 votes exprimés.

Mais en abandonnant le terrain économique, pour rejoindre la voie politique, les Guesdistes mécontentaient les syndicats qui adhéraient à leur programme. Les Guesdistes avaient jusqu'ici, par une très habile tactique, réussi à mettre la main sur les nombreux syndicats qui faisaient partie de la Fédération des Chambres syndicales. Cette Fédération préparait-elle un Congrès, bien vite les Guesdistes en préparaient un autre, purement politique, dans la même ville, et quelques jours après. — La Fédération s'arrangeait du reste toujours pour tenir ses assises dans des villes dévouées au parti marxiste.

Ceci ne plaisait ni à certains syndicats ni surtout aux autres partis socialistes, jaloux de cette concurrence quelque peu déloyale. L'orage s'était formé à Marseille, il éclata à Nantes en 1894, à propos de la grève générale, dont voulaient les syndicats et que combattaient les Guesdistes. La rupture fut complète.

Ce que les Guesdistes ont gagné sur le terrain politique, ils l'ont donc perdu sur le terrain économique. A Paris, où ils possédaient le conseil local de la Fédération des Syndicats, ce conseil n'existe plus que de nom. Les mauvaises langues prétendent même

mouvement politique, c'est-à-dire aiguillé sur la vraie voie socialiste le Paris ouvrier tout entier, désormais convaincu qu'en dehors du gouvernement conquis par la classe ouvrière il n'y a pas de salut, pas d'émancipation du travail. »

Aujourd'hui, non seulement la grève générale est honnie par tout le clan guesdiste, alors qu'il n'y a pas encore bien longtemps M. Guesde donnait des conférences à la salle des Capucines où il faisait frissonner les bourgeois avec son air de diable à ressort qui sort d'une boîte, et les macabres descriptions de cette guerre des bras croisés, qu'il annonçait prochaine, imminente; non seulement la grève générale n'est plus de mode, mais les grèves particulières sont déplorées : « Loin de les provoquer, nous dit-on aujourd'hui, nous ne voyons jamais s'engager une grève sans terreur, parce que, même organisé, le travail y joue de plus en plus, contre le capital centralisé et soutenu par toutes les forces de l'Etat, le rôle du pot de terre contre le pot de fer. »

En devenant parlementaire, le parti guesdiste devient opportuniste. Il s'ingénie à sérier les questions, à établir les plus subtiles distinctions. C'est ainsi qu'il sépare la grande et petite propriété, alors que jadis c'était à tous les voleurs de la terre qu'on devait faire rendre gorge.

« Des capitaux, écrivait en 1879 Jules Guesde, qu'il s'agit de reprendre à quelques-uns pour les restituer à tous — y compris ces quelques-uns — les uns, comme la terre, ne sont pas de création humaine, sont antérieurs à l'homme pour lequel ils sont une condition *sine qua non* d'existence. Ils ne sauraient par suite appartenir aux uns, à l'exclusion des autres, sans que ces autres soient volés. Et faire rendre gorge à des voleurs, les obliger à restituer, a toujours et partout été considéré, je ne dis pas comme un droit, mais comme un devoir, le plus sacré des devoirs. » (*Collectivisme et Révolution*, p. 29.)

Aujourd'hui on verse des larmes d'attendrissement sur la petite propriété, sur la pauvre petite propriété paysane.

« Les Pyat, écrit encore Dormoy, nous ont traités de *minimumards*, les Brousse de sectaires et autres pareilles aménités; mais ils n'ont pas réussi à nous faire lâcher notre programme, et nous ne le lâcherons pas. » Et il ajoutait : « Aujourd'hui que ceux qui le repoussaient, en réalité parce qu'il les gênait dans les périodes électorales, se le voient imposé par leurs groupes. »

Si les Guesdistes n'ont pas « lâché » leur programme, car ils s'en défendent, ils l'ont du moins modifié à tel point, qu'il est devenu méconnaissable.

Et voici comment les traitent les autres socialistes, partisans de la lutte économique et de la grève générale :

« Les socialistes partisans de la conquête des pouvoirs publics par le bulletin de vote obtiendront sûrement des succès partiels dans les différentes élections (à moins pourtant qu'on ne rétablisse le scrutin de liste, ce qui pour eux serait la mort sans phrase), en attendant que l'Etat bourgeois les déporte au Gabon ou à Cayenne; mais ils ne feront qu'endormir la vigilance du prolétariat et reculer la Révolution.

« Bien plus, en dénonçant aux travailleurs l'action révolutionnaire comme contraire au succès, ils font le jeu de la classe au pouvoir. »

A ces justes critiques il ne reste rien à ajouter. Il est bien évident que les Guesdistes ne peuvent s'imaginer réellement qu'ils arriveront à s'emparer des pouvoirs publics. Ils ne réussiront qu'à amener une réaction violente, car ils dénoncent par trop imprudemment le péril révolutionnaire, si habilement dissimulé sous la forme syndicale : la préparation sourde et patiente de cette grève générale, qui, si elle ne réussit pas à évincer la classe bourgeoise, sera toujours un formidable conflit entre la bourgeoisie et le prolétariat, et le premier engagement de cette guerre épouvantable entre deux partis qui ne peuvent se réconcilier.

LÉON DE SEILHAC.

(A suivre.)

AUTOUR DE LA GRÈCE

D'après un ouvrage récent.

Vous plairait-il de faire un tour en Grèce? Nous prendrons M. Psichari pour guide. Et nous ne nous ennuerons pas. Il a l'humeur plaisante, la tournure d'esprit philosophique. Un rien l'arrête, l'intéresse et l'amuse, et, aussi, le fait réfléchir. Il est optimiste, il dit : « Quel bonheur simplement que d'être ! » Il est passionné, éloquent presque, peu sectaire et assez conciliant. On démêlerait çà et là en lui quelque chose de cette vague tristesse qui, à la vue des choses éternelles, de leur beauté indifférente, incommunicable, pousse à l'élégie. Enfin, il a sa marotte, comme tout homme sérieux a la sienne.

Celle de M. Psichari est profondément attachante, attendrissante même et respectable. Nous ne nous y arrêterons pas pour l'instant. Nous y reviendrons tout à l'heure, parce qu'il y a là une délicate question d'art et de forme littéraire. Il faut dire avant ce qu'il est utile de savoir de l'homme et du livre.

D'origine grecque, naturalisé Français, — plus Français encore par son alliance avec une famille dont le nom demeure, au dessus des controverses, une des gloires de la France, — M. Psichari garde au

qu'il ne comprend plus qu'un seul syndicat : la *Couture*, dans lequel se trouvent M. Roussel père, M. Roussel fils, enfin toute la famille Roussel, composant à elle seule cet unique syndicat.

Nous devons ajouter cependant que le parti possède les syndicats concernant l'Alimentation, le Syndicat des coiffeurs dont MM. Chauvin et Prévost font partie, et la Ligue pour la suppression des bureaux de placement. — On pourrait trouver une douzaine de mille adhérents à ces différents syndicats.

Enfin le parti ne compte plus que cinq Bourses du Travail lui appartenant : Bordeaux, Grenoble, Lyon, Marseille et Béziers.

*
* *

Il est facile de montrer par quelques très courtes citations à quel point le programme a été défiguré depuis quelques années. En 1883 parurent deux petites brochures fort intéressantes. L'une est intitulée : « Programme du Parti Ouvrier, son histoire, ses considérants, ses articles, par Jules Guesde et Paul Lafargue » (Henri Oriol, éditeur, 11, rue Bertin-Poirée) ; l'autre : « Rapports et Résolutions des Congrès ouvriers de 1876 à 1883, par Jean Dormoy » (même librairie).

Voici quelques commentaires du programme qu'on devrait bien modifier, aujourd'hui qu'ils jurent avec la nouvelle doctrine du Parti :

« Le Parti Ouvrier entre dans les élections, non pas pour s'y tailler des sièges de conseillers ou de députés, qu'il abandonne aux hémorrhoides des bourgeois de tout acabit, mais parce que les périodes électorales livrent à notre action éducatrice la partie de la masse la plus indifférente et la plus réfractaire aux réunions dans les temps ordinaires. » (Page 28.)

Aujourd'hui on écrira dans l'*Almanach du Parti Ouvrier pour 1892* :

« Le Parti Ouvrier vise à envoyer de ses membres dans la Chambre des députés, où se discutent les intérêts généraux de la nation, où se forment les lois, où se nomment les ministres. » (P. 29.)

Le programme d'antan indiquait comme une chimère la conquête des municipalités :

« Le Parti Ouvrier n'espère pas arriver à la solution du problème social par la « conquête du pouvoir administratif » dans la commune. Il ne croit pas, il n'a jamais cru (on a bien fait de ne pas ajouter : il ne croira jamais) que, même débarrassé de l'obstacle du pouvoir central, la voie communale puisse conduire à l'émancipation ouvrière et qu'à l'aide de

majorités municipales socialistes, des « réformes » sociales soient « possibles » et des « réalisations immédiates. » (P. 49.)

Aujourd'hui c'est un autre langage :

« Le Parti Ouvrier se propose pour but immédiat la conquête des pouvoirs publics : ceux qui doivent être conquis les premiers sont les conseils municipaux des villes et des villages. »

« Quoique limités, les pouvoirs de la commune sont assez étendus pour permettre aux socialistes de réaliser quelques réformes utiles... » (Paul Lafargue, *Almanach pour 1892*, p. 27.)

Dans l'ouvrage de Dormoy, que nous avons cité, la critique des moyens aujourd'hui employés par les Guesdistes n'était pas moins violente :

« Repoussant comme une trahison l'idée seule de *parlementariser* le parti ouvrier et de faire dépendre le salut du prolétariat de la conquête pacifique et graduelle du pouvoir municipal et législatif, le Congrès maintient que pour l'expropriation de la classe capitaliste, qui est notre but, il n'y a qu'un moyen : l'action révolutionnaire. »

On y trouve encore les deux perles suivantes :

« *Question électorale.* — Certains prêchent l'abstention absolue. Les meneurs possibilistes ne voient dans les élections que la timbale à décrocher. Notre but n'est pas de fabriquer des élus, mais des socialistes révolutionnaires.

« *Action individuelle. Action collective.* — Des révolutionnaires croient hâter l'heure de la révolution par des actes individuels ; cependant nous ne conseillons pas les actes de propagande par le fait. »

Combien tout cela est changé ! Les moyens pacifiques sont préconisés, le bulletin de vote va émanciper le peuple. Et le parti guesdiste prend de plus en plus la physionomie d'un parti parlementaire. Ce ne sont plus les possibilistes qui cherchent dans les élections une occasion de décrocher la timbale. Non, les possibilistes sont devenus révolutionnaires, pendant que M. Guesde et ses amis devenaient... possibilistes.

L'action du parti est aujourd'hui définie : « Transporter sur le terrain politique, où la victoire est inévitable parce que là l'ouvrier est l'égal du patron, supérieur même au patron par le nombre, le combat qui ne peut être qu'une défaite sur le terrain économique, tel est le but, l'unique but du socialisme. »

Et lorsque M. Dupuy eut fermé la Bourse du Travail, M. J. Guesde triompha dans le *Matin*, dont il était alors un des leaders :

« M. Dupuy avait en encombrant de sa police et de ses troupes à pied et à cheval l'impasse syndicale ou corporative, dans laquelle menaçaient de s'égarer un trop grand nombre de travailleurs, rejeté dans le

(1) Les passages guillemetés sont un trait à l'adresse des possibilistes.

saisir le bord à l'arrière. Pollock non plus ne fut pas long à se déshabiller.

— A mon tour, vieux! cria-t-il. Arrive ici, que je me rafraîchisse.

Salomon s'assit nu dans le bateau et manœuvra un aviron, tandis que Billy tenait l'autre. Cinq minutes plus tard Jem remontait. Alourdi par la bière qu'il venait d'ingurgiter, il avait pataugé comme un barbet. Alors Salomon plongea de nouveau. Lorsqu'il fut à quelques brassées, Pollock murmura à l'oreille de l'enfant :

— Tu voudrais bien piquer une tête aussi toi, Bill?

— Oh! oui. Mais je ne sais pas nager.

— Ça ne fait rien. Va de l'autre côté, je te tiendrai par la main; et enlève vite tes affaires!

Billy n'attendit pas une seconde invitation. En moins d'une minute il fut déshabillé. Pollock le saisit par les deux bras et le laissa descendre dans l'eau par dessus le bord de la barque. Salomon nageait à l'avant, et comme la marée ne poussait plus l'embarcation, il en était à ce moment à quelque distance. Pollock tenait solidement le petit, le plongeait dans l'eau et l'en retirait tour à tour, car la largeur du barchot lui permettait de se pencher sur le bord sans le moindre danger.

Tout à coup le père tourna la tête et vit ce qui se passait. Il poussa un cri terrible.

— Jem! Mille tonnerres! remonte-le, ou tu vas voir ça!... Jem!

— C'est bon, c'est bon! dit l'autre en riant: laisse donc le petit s'amuser aussi!

Salomon nagea de toutes ses forces vers la barque.

— Le voici qui vient! s'écria Pollock, secoué par son rire d'ivrogne.

— Tire-moi! dit l'enfant, qui craignait d'être battu; tire-moi vite!

En même temps il fit un effort pour s'élaner par dessus le plat-bord de la barque, mais de son côté Jem Pollock se pencha, et les deux mouvements combinés firent perdre l'équilibre à l'homme. Il tomba comme une masse et coula à pic avec Billy. De la poitrine de Burden s'échappa un hurlement de terreur: fatigué déjà par un long séjour dans l'eau, il luttait, s'aveuglait, s'embarrassait dans ses mouvements, et, sentant son impuissance, il lança un nouvel appel à l'aide, un cri sauvage et désespéré.

Un bateau était en vue, mais trop loin. Sur la rive de Battersea, quelques personnes, mais qui ne s'étaient pas encore rendu compte de l'accident. De l'autre rive, aucun secours à attendre.

Pollock reparut à la surface, seul. Pour sauver Billy, il lui fallait tout d'abord remonter dans la barque, car il n'était pas assez habile nageur pour soutenir quelqu'un au-dessus de l'eau. Mais à ce moment critique il perdit la tête, et, s'accrochant au ba-

teau, il le fit pencher au point qu'il commença à s'emplier. Un cri aigu, déchirant du petit, qui reparessait à ce moment acheva de l'affoler. Il imprima à l'embarcation une brusque secousse qui la fit se retourner la quille en l'air.

Billy est emporté par le courant. Par trois fois sa petite tête reparait au-dessus de l'eau, et ses bras s'agitent désespérément. Le père nage vers lui, mais il n'avance guère; la terreur semble lui avoir enlevé la force et l'énergie; il ne lutte plus qu'instinctivement et comme quelqu'un qui a lui-même besoin d'aide. Sa voix se fait entendre une fois encore, mais Pollock à la dérive avec le bateau ne répond pas; quant à l'enfant, étouffé déjà par l'eau, il ne peut plus crier.

Un bateau à vapeur accostait à ce moment à l'embarcadere de Battersea: il était trop loin pour être d'aucun secours. Mais quelqu'un du quai près de la vieille église avait aperçu la barque flottant la quille en l'air. L'alarme fut donnée.

Trop tard, sinon pour sauver Jem Pollock. Burden avait dépassé le bateau et n'était pas loin de l'endroit où son enfant avait disparu pour la dernière fois. S'il avait été en possession de sa vigueur et de son habileté habituelles, il aurait pu se maintenir à flot jusqu'à l'arrivée des secours; mais il coula à fond. On ne retira que son cadavre.

Et, Billy, pauvre petit gars, disparut tout à fait. Le fleuve descendant à présent vers la mer le roula dans ses flots bourbeux et l'y tint caché pendant trois jours. Puis on le découvrit et on le retira à l'aide de crocs, non loin de l'endroit où il s'était embarqué pour sa joyeuse excursion.

La catastrophe était arrivée vers quatre heures. Deux heures plus tard, M^{me} Burden, ayant terminé sa besogne et reçu le salaire convenu, reprit le chemin du logis.

Depuis midi elle avait souffert le martyre. Tandis que, à genoux, elle frottait les planchers et les escaliers, elle faillit plusieurs fois s'évanouir: cette posture courbée rendait plus intense un mal qui ne la quittait jamais entièrement, et dans ce magasin couvert d'un vitrage et comme enchâssé parmi de hautes bâtisses dans une impasse écartée de Fleet Street, la chaleur était atroce, intolérable. Parfois elle s'était étendue de son long, respirant avec effort, à demi-morte de fatigue. Maintenant c'était fini: elle avait gagné le dîner du dimanche et pouvait s'en retourner avec l'idée d'avoir accompli son devoir.

Elle se proposait d'aller lundi prochain à Guy's Hospital et de demander un remède pour cette maladie qui la rongea. Six mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite au médecin aux prescriptions duquel elle n'ajoutait qu'une foi médiocre. Mais là-